

**Georges Poulet, *Benjamin Constant par lui-même*, Coll.  
« Écrivains de toujours », Paris, Éditions du Seuil, 1968.**

Andrew Oliver

Volume 3, Number 3, décembre 1970

Les relations littéraires franco-allemandes au XX<sup>e</sup> siècle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500155ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500155ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Oliver, A. (1970). Review of [Georges Poulet, *Benjamin Constant par lui-même*, Coll. « Écrivains de toujours », Paris, Éditions du Seuil, 1968.] *Études littéraires*, 3(3), 418–421. <https://doi.org/10.7202/500155ar>

Georges POULET, **Benjamin Constant par lui-même**, Coll. « Écrivains de toujours », Paris, Éditions du Seuil, 1968.

Le très intéressant ouvrage de Georges Poulet est organisé autour d'une ambiguïté fondamentale que ce critique décèle chez Benjamin Constant. Reprenant le problème du dédoublement du moi que tous les critiques n'ont pas manqué de signaler chez Constant, Poulet le définit de manière saisissante :

[...] ce qui frappe, c'est la double présence d'une immobilité centrale et d'un mouvement périphérique. Benjamin Constant se représente à lui-même sous la forme d'un point central immobile, entouré par une circonférence mobile. À la périphérie sont rejetés les accidents de la vie externe, les pressions extérieures, les déterminations du dehors (p. 43).

C'est en ces termes que Poulet explique les contradictions de la psychologie et du comportement constantiens. Pour lui Constant serait un intellectuel aliéné, condamné à observer passivement l'écoulement de sa vie au lieu de s'y donner, mais dont l'existence serait animée pendant de brèves périodes par des soubresauts galvaniques « à la périphérie ». Ainsi l'analyse que fait Poulet de la personnalité et des attitudes intellectuelles de Constant, est divisée en sept parties où alternent des passages consacrés à l'immobilisme constantien et d'autres, à l'aspect frénétique de la personnalité de l'auteur. De *l'Indifférence initiale* Poulet passe à l'analyse de la *Frénésie*, de *l'Abnégation* à *l'Amour*, du *Sacrifice* à la *Mobilité* et finalement pour compléter ce qu'il considère comme un mouvement cyclique chez Constant, à *l'Indifférence finale*.

Constant est un auteur qui se prête admirablement à l'application de la méthode critique de G. Poulet, puisque l'une des obsessions de l'auteur d'*Adolphe*, sa vie durant, est précisément la fuite du temps et la paralysie psychologique qui en découle. C'est ce que Poulet analyse dans la première partie de son étude, reprenant ainsi des idées qu'il avait déjà développées dans *Études sur le temps humain*<sup>1</sup> et dans sa communication présentée au congrès Benjamin Constant à Lausanne en 1967<sup>2</sup>. En effet Poulet affirme en essayant de cerner cette « indifférence initiale » : « Ce qui se décèle en premier lieu chez Benjamin Constant c'est une étrange, universelle et totale indifférence à l'égard de tout ce qui est » (p. 27), et il continue quelques lignes plus loin en disant : « [...] ce qui risque d'apparaître chez lui comme un état permanent, c'est l'absence de toute propension à s'engager dans l'existence » (p. 28). Pour Poulet, justement, cet état serait le résultat chez Constant de son attitude envers la mort : « C'est la mort, la mort seule, qui donne une signification à la vie. Et cette signification est entièrement négative » (p. 28). Et pour appuyer sa thèse le critique cite une lettre de Constant à Mme de Nassau datant du 1<sup>er</sup> février 1805, tout en affirmant : « Cette déclaration de Constant date de sa jeunesse ». Cependant, en 1805, Constant a tout de même trente-huit ans ! Il est vrai que lors de sa liaison avec Mme de Charrière (1787-1794), comme l'a démontré Rudler<sup>3</sup>, l'attitude

<sup>1</sup> Edinburgh, University Press, 1949.

<sup>2</sup> « Benjamin Constant et le thème de l'abnégation » dans *Benjamin Constant, Actes du Congrès de Lausanne (octobre 1967)*, Genève, Droz, 1968, pp. 153-160.

<sup>3</sup> G. Rudler, *la Jeunesse de Benjamin Constant*, Paris, Colin, 1909.

de Constant envers l'existence est caractérisée par un pessimisme fondamental et justement par une indifférence presque totale. Cependant je me demande si on peut aller jusqu'à dire, comme le fait Poulet, qui érige d'ailleurs son affirmation en explication universelle de la conduite et de la psychologie constantiennes, que :

**En un mot, le sentiment de la mort a pour conséquence directe chez Constant l'uniformisation de la vie. Chaque moment étant soumis à la même fatalité, il en résulte qu'aucun ne possède la moindre particularité distinctive. Tous se ressemblent, tous reviennent au même (p. 33).**

Par ailleurs, suggère Poulet, Constant ne se montre pas seulement indifférent face au temps, son attitude envers l'existence « l'entraîne en un espace dont tous les points se ressemblent, ne serait-ce que par la même absence d'intérêt avec laquelle il en traverse les différentes parties » (p. 34). Admirable explication de cette vie vagabonde de Constant qui vit tantôt en Suisse, tantôt en Belgique, tantôt en Hollande, tantôt en Angleterre ou en Écosse, tantôt en Allemagne ou en France, sans jamais ressentir d'attachement profond pour un lieu particulier. Et cependant une telle explication, pour plausible qu'elle soit, néglige, semble-t-il, les influences qui ont formé le caractère de Constant et aussi, à mon avis, ses attitudes intellectuelles.

Parlant de la faculté de prévoyance de Constant, de son apathie, de l'indécision et de l'immobilisme constantiens, Poulet rattache encore une fois tous ces aspects du caractère de l'auteur au sentiment de la brièveté de la vie, qui le hantait. J'admets tout à fait que Constant fut effectivement

obsédé par la fuite du temps, mais je ne suis pas convaincu qu'il faille chercher là une explication de sa conduite ou de son caractère. Ne serait-il pas plus juste en effet de voir dans ses traits de caractère, la conséquence de l'enfance vagabonde et instable de Constant, comme l'a fait Rudler, et de les attribuer plutôt à une timidité et à une nervosité fondamentales ? Il est intéressant de noter que Poulet ne parle presque pas de l'enfance de Constant et que celui-ci ne l'intéresse qu'à partir du moment où il peut formuler une philosophie cohérente de la vie, c'est-à-dire à partir de la grande rencontre avec M<sup>me</sup> de Charrière.

En d'autres termes, G. Poulet attribue le comportement et la psychologie constantiens à une attitude *intellectuelle*, tandis qu'il serait plus juste, selon moi, de dire que cette attitude intellectuelle est elle-même conditionnée par l'environnement instable de la jeunesse de Constant. Ce serait la psychologie de l'auteur qui aurait déterminé ses attitudes intellectuelles, plutôt que le contraire.

Les analyses les plus pénétrantes de son étude sont celles où Poulet suggère que Constant transpose sur le plan littéraire certaines préoccupations d'ordre psychologique ou philosophique. Poulet voit en Constant le précurseur de Malraux et de Camus par le sentiment qu'il a de l'absurde, sentiment et douleur métaphysiques transposés en une sorte de drame muet dans *Adolphe* : « Le roman d'Adolphe tâche d'exprimer quelque chose de ce genre ; c'est le roman d'un silence qui étouffe et qu'il serait pourtant vain de rompre parce que ce qu'il dissimule est incommunicable » (p. 35). Et c'est ici que le critique signale, indirectement il est vrai, une des

préoccupations majeures de toute l'œuvre constantienne, qui est celle du langage et du problème de la communication entre les êtres. On pense à ce passage d'*Adolphe*, souvent cité :

Les sentiments de l'homme sont confus et mélangés ; ils se composent d'une multitude d'impressions variées qui échappent à l'observation ; et la parole, toujours trop grossière et trop générale, peut bien servir à les désigner, mais ne sert jamais à les définir.

Dans un brillant article <sup>4</sup>, paru après la publication de *Benjamin Constant par lui-même*, Tvetzan Todorov démontre que dans *Adolphe* le silence est au moins aussi révélateur que l'échange verbal, que le drame d'*Adolphe* et d'Ellénore se joue à travers le silence aussi bien qu'à travers la parole, que finalement la parole est le masque des sentiments tandis que le silence est révélateur par ce que les personnages ne se disent pas.

Autres conséquences du déroulement du moi et de l'attitude de Constant face à la mort, selon Poulet : l'ironie constantienne et son abandon à la domination d'autrui, au sentiment d'une fatalité qui régit l'existence sans que le moi intervienne, témoignent de l'insécurité fondamentale de l'auteur d'*Adolphe*. M<sup>me</sup> de Staël, Juliette Récamier, dans une plus faible mesure M<sup>me</sup> de Charrière . . . certes : Constant s'est laissé dominer, surtout par ces femmes. Par contre, lorsque l'on pense à Charlotte de Hardenberg ou à Anna Linsay, on se rend compte qu'au besoin d'être dominé correspond un autre besoin non moins fort, celui de dominer. Il faudrait donc préciser que

l'abandon à la domination d'autrui n'est qu'une facette de cette psychologie diverse et ondoiyante de Benjamin Constant ; il veut aussi dominer à son tour, et au moment où il est sous l'emprise d'une femme, il regrette aussitôt la liberté qu'il a compromise en se mettant à l'aimer. Il veut se garantir une liberté disponible ou réelle en face d'autrui et aussi se forger un destin — sa carrière politique, ses recherches sur la religion en témoignent. Paradoxe, ambiguïté, ambivalence, contradiction — tous ces mots s'appliquent à Constant, d'où les tourments et le sentiment d'échec qui le domine pendant une grande partie de sa vie. C'est en ces termes que l'on peut aussi considérer l'ironie constantienne, trait essentiellement auto-destructeur aux yeux de Poulet : « Il faut aller plus loin encore et la décrire comme une destruction par le moi-sujet, du moi objet » (p. 45). Destruction, oui, dans le sens que le moi qui s'observe prend ses distances à l'égard de l'observé, surtout à l'égard de situations douloureuses qui sont ainsi neutralisées ou rendues anodines. L'ironie est encore un procédé qu'adopte Constant pour résoudre ses conflits intérieurs.

Par ailleurs, Poulet souligne très bien qu'il n'existe pas chez Constant d'état intermédiaire entre la contemplation passive et l'action frénétique dont sont composés l'amour constantien, le jeu et même la vie politique. « Il y a d'abord absence totale de mouvement ; puis déclenchement instantané de celui-ci. Entre les deux c'est en vain qu'on voudrait trouver une corrélation », écrit-il (p. 54). Encore une contradiction, une rupture, un mouvement « où l'être rompt avec lui-même », d'après Poulet. Mais s'agit-il vraiment de rupture ?

<sup>4</sup> « La Parole selon Constant », *Critique*, 24, 1968, pp. 756-771.

Étant donné l'importance de la femme et de l'amour chez Constant ne devrait-on pas préciser que les « soubresauts galvaniques » accomplis par Constant dans la passion facilitent la prise de conscience du moi, assurent même à Constant le sentiment de sa propre identité, de même que le vertige et l'ivresse du jeu aiment aussi son existence ? Vue ainsi, l'extravagance qui a souvent caractérisé la conduite de Constant serait, non une tentative d'échapper à lui-même, mais au contraire une tentative de s'accrocher à la vie et d'en vérifier l'authenticité. Il en est exactement de même pour la morale de la souffrance. Poulet a sans doute raison lorsqu'il écrit à propos de la manière dont Constant endosse la souffrance d'autrui : « *Sentir pour les autres* c'est donc sentir à la place des autres, c'est se substituer à eux en imagination dans la douleur qu'ils ressentent » (p. 86). La souffrance, comme la passion, procure à Constant les sensations fortes dont il est avide pour la prise de conscience de son moi.

À la fin de sa vie, conclut Poulet, Constant revient à son indifférence initiale. Après les crises religieuses de 1807 et de 1814, « l'indifférence constantienne, débarrassée de ses éléments quiétistes, est redevenue ce qu'elle était dans sa jeunesse : une incapacité d'attacher quelque intérêt à rien et même à soi-même » (p. 108). Et cependant les dernières années de la vie de Constant sont celles où il travaille avec le plus de succès, où il met au point son ouvrage sur la religion et le public, où il fait le plus de discours politiques, où sa carrière est couronnée lorsqu'il est nommé président du Conseil d'état. Certes ses idées sur la mort n'ont pas changé, comme l'indique la correspondance avec

Rosalie de Constant<sup>5</sup>. Mais comment ne pas opposer à la réflexion de Poulet, cette citation tirée d'une lettre de Constant à sa cousine deux ans avant sa mort : « Je travaille pour laisser, comme on dit, quelque chose après moi. Après moi ! Ce moi, que sera-t-il et qu'y aura-t-il de commun entre ce moi et ce que j'aurai laissé ? »<sup>6</sup>.

Livre provocant, brillant dans la finesse des analyses proposées, le *Benjamin Constant par lui-même* de Georges Poulet constitue la meilleure introduction à cet auteur, toujours impossible à cerner ou saisir, tellement les complexités et les contradictions se refusent à la définition ou à la réduction verbale.

Andrew OLIVER

*New College,  
University of Toronto*

□ □ □

Benjamin F. BART, *Flaubert*, Syracuse, Syracuse University Press, 1967, XIII + 791 p.

C'est une étrange méthode que celle employée par M. Benjamin F. Bart dans son *Flaubert*. « Biographie de l'intérieur », nous annonce-t-il dès la préface, « sans intervention de l'auteur » (p. viii). Et pourtant il confesse aussitôt : « This book presents what Flaubert is to me ». Vingt ans de commerce avec l'ermite de Croisset l'ont amené à consulter plus de documents de première main que tout autre biographe avant lui. M. Bart souhaite ainsi établir de façon cohérente comment Flaubert en est venu à créer ce qu'il a

<sup>5</sup> *Benjamin et Rosalie de Constant, Correspondance 1786-1830*, publiée avec une introduction et des notes par A. et S. Roulin, Paris, Gallimard, 1955.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 303.